

La géographie et le tournant postcolonial, regards croisés franco-allemands

Matthias Hoenig, Samuel Depraz

▶ **To cite this version:**

Matthias Hoenig, Samuel Depraz. La géographie et le tournant postcolonial, regards croisés franco-allemands. Séminaire de l'axe 6 du laboratoire Environnement, Ville, Société : "Faire territoire, faire société", Sep 2017, Lyon, France. halshs-01815190

HAL Id: halshs-01815190
https://shs.hal.science/halshs-01815190

Submitted on 9 May 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Séminaire du 22 septembre 2017

La géographie et le tournant postcolonial, regards croisés franco-allemands

HOENIG Mathias (Université de Münster, Allemagne), DEPRAZ Samuel (Université de Lyon, EVS)



Figure : L'arrivée du maréchal Randon à Alger en 1857, tableau d'Ernest Francis Vacherot (1811-after 1863) Musée de la Marine, Toulon. Source : https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Arrival_of_Marshal_Randon_in_Algier-Ernest-Francis_Vacherot_mg_5120.jpg , image libre de droits.

1. Savoirs, territoires et représentations géographiques construits et (re-)produits par les institutions éducatives. Une interrogation des pratiques scolaires au prisme de la théorie postcoloniale – Matthias HOENIG, Université de Münster (Allemagne)

▪ Issues principalement du débat académique anglo-saxon, les *postcolonial studies* représentent aujourd'hui une approche de base de la *Neue Kulturgeographie* [Nouvelle géographie culturelle] allemande. Elles forment un champ de recherche hétérogène inspiré de la *French Theory* visant avant tout à souligner l'aspect épistémologique de la domination coloniale et la continuité partielle de celui-ci jusqu'à nos jours.

Pour esquisser le point de départ de ces approches, il est utile de distinguer deux dimensions différentes du terme « post-colonial ». Premièrement, cette notion se réfère à un objet de recherche empirique : une époque historique, celle qui suit l'époque coloniale. Deuxièmement, elle indique un *« point de rupture entre deux épistèmes d'histoire intellectuelle »* (Hall 1992 : 243 ; traduit). Au cœur de ces approches s'exprime alors un courant de théorie sociale, une réflexion épistémologique.

Trois auteurs ont marqué principalement cette problématisation de la manière dont on pense la condition postcoloniale, la *« trinité sacrée de la théorie post-coloniale »* d'après Robert Young (1995 : 163 ; traduit) : Edward Saïd, Gayatri Chakravorty Spivak et Homi Bhabha. En 1978, Edward Said publia son étude *Orientalism* analysant comment l'Orient fut « inventé » par les sciences humaines occidentales pendant l'époque coloniale. S'appuyant sur la nation « discours » marquée par Michel Foucault, Said est capable de démontrer que les sciences orientalistes formèrent une base épistémologique de la domination coloniale en la légitimant. Cet accent sur la production des savoirs et la relation de celle-ci avec le pouvoir constitue jusqu'à présent le point focal des *postcolonial studies*. Le postcolonialisme – compris comme une époque historique – représente une rupture épistémologique mettant en question toute légitimation du projet colonial.

▪ Le lien entre cette critique du regard européocentrique hérité de la période coloniale avec les institutions éducatives, et avec l'école en particulier, semble évident : *« L'école, comme dernière institution traditionnelle de socialisation, mais aussi comme moyen essentiel de transmission, est au cœur des enjeux de mémoire »* (Lemaire 2006 : 98).

Une question fondamentale se révèle alors : Dans quelle mesure les ordres de savoir généalogiquement coloniaux persistent-ils au sein des programmes et les manuels scolaires ou comment ont-ils été déformés, transformés ou effacés ? Une analyse interprétative de manuels scolaires parus entre 2003 et 2012 pour le Lycée en Histoire-Géographie, en France, montre que les territoires anciennement colonisés par l'Empire français sont abordés principalement suivant deux chaînes de discours différentes.

Du côté de l'histoire, une mémoire ambivalente du colonialisme historique est développée. Le programme de 2010 prévoit dans ce sens de traiter la question de mémoire de façon privilégiée en prenant en compte deux exemples 'sensibles' : les mémoires de la Seconde Guerre mondiale et de la guerre d'Algérie. Dans le second cas, le regard historique a tendance à rompre de plus en plus avec les éventuelles continuités généalogiques de la pensée coloniale, mais ce développement reste ambivalent et polysémique. Par exemple, certains aspects de la 'mission civilisatrice' sont toujours reproduits de manière justifiante par certains manuels.

Du côté de la géographie, la notion principale employée pour décrire les territoires aujourd'hui indépendants, et surtout l'Afrique, est celle du développement ou, plus précisément, celle du sous-développement. Le partage du monde en ‚développé' et 'en quête de développement' fonctionne comme modèle particulièrement puissant. Les plus récents des manuels analysés témoignent d'une orientation positive vers le futur en ce qui concerne l'Afrique, soulignant de plus en plus le lien entre ressources, croissance économique et mise en valeur.

Prenant en compte le fait que l'évaluation du colonialisme historique est toujours politisée et inaccomplie dans le débat public français, à une échelle plus large, il semble que ce processus fissuré de négociation d'une hégémonie discursive corresponde à la transmission de savoirs spatio-historiques concernant le colonialisme historique et les territoires anciennement colonisés. Ce

constat infirme l'hypothèse selon laquelle des savoirs objectifs sont transmis par les institutions éducatives et souligne la relativité de ces savoirs face à leurs conditions de production.

2. Décoloniser nos représentations : quelle(s) traduction(s) du tournant postcolonial dans la géographie française? Commentaire sur la conférence de Matthias HOENIG – Samuel DEPRAZ, Université de Lyon / Laboratoire EVS – UMR 5600 du CNRS.

▪ L'avènement du tournant postcolonial en géographie est ici principalement analysé à partir des écrits de Claire Hancock, Béatrice Collignon et Fabrice Ripoll. Il y a bien eu un débat autour du post-colonialisme dans la géographie française, principalement dans la seconde moitié des années 2000, dans le cadre de la critique plus générale des sciences humaines faite au filtre de la postmodernité. Dans ce contexte, on a pu noter une crispation disciplinaire autour de l'irruption de nouveaux objets et de nouveaux questionnements. *« Discipline menacée ou dominée »*, *« évitant de s'aventurer en terrain découvert, dans des zones occupées par la sociologie ou l'histoire »*, la géographie française *« hésite à s'exposer en saisissant de nouveaux objets pour lesquels sa légitimité risque d'être mise à mal. Or, la géographie postmoderniste se caractérise par les improbables objets dont elle se saisit. La question 'est-ce que c'est de la géographie ?' hante chez nous les esprits »* (Collignon, Staszak, 2004).

Un aspect semble avoir cristallisé les malentendus et entretenu une distance envers l'approche postcoloniale : l'approche postcoloniale, appliquée à la géographie, ne fait pas référence à un « après » ni à une simple référence temporelle. Ce n'est pas qu'une affaire d'histoire. C'est, avant tout, un *« projet de connaissance »* dans lequel on se place *« en rupture radicale avec la lecture linéaire, chronologique et séquentielle de l'histoire »* (Collignon, 2007) pour parler du présent. En géographie, il s'agit donc de reconsidérer ses objets d'analyse, ses catégories spatiales en remettant en question des impensés souvent prégnants. On pense en particulier au schéma évolutionniste du progrès à la manière de Rostow (1959), instaurant des catégories d'espaces développés, émergents ou en développement. On pense également aux grandes dominations entre aires culturelles, à l'image du découpage nord/sud décrypté par Matthias Hoenig dans son intervention. Le but est *« l'instauration d'un regard critique fondé davantage sur la distance spatiale que sur la distance temporelle »* (Collignon, idem), donc un décentrage de notre regard sur les territoires afin de mieux se dégager des logiques d'hégémonie culturelle – au sens de Gramsci – dont nous sommes encore trop souvent les porteurs inconscients.

Un exemple d'application de la démarche postcoloniale est donné par Claire Hancock (2008) dans son étude de l' *« assignation à identité »* imposée aux catégories sociales des immigrés, ce statut écrasant la plupart des autres déterminations sociales des individus et produisant, d'un point de vue géographique, des formes de ségrégation socio-spatiales persistantes (espaces de cantonnement, espaces inaccessibles). Les travaux récents sur la pauvreté (Sélimanovski, 2008) ou relatifs aux populations sans-domicile (Zeneidi-Henri, 2002) visent également à déconstruire les déterminations lourdes que portent ces termes en mettant en évidence la pluralité et la complexité des constructions spatiales de ces populations. Ainsi, la démarche postcoloniale déborde largement le champ d'analyse des territoires qui ont été concernés par la colonisation : elle peut utilement s'appliquer à tous les espaces où vivent des populations en position subalterne vis-à-vis d'une norme sociale externe et contraignante.

▪ Pour autant, la critique postcoloniale n'est pas exempte d'écueils. Son principal danger repose sur l'inversion simple des rapports de domination, au motif de réhabiliter les cultures et les sociétés durablement dominées par la colonisation. Une telle démarche ne remet pas en question le problème de la catégorisation dichotomique de départ en eux/nous et ni la hiérarchisation implicite entre valeurs, à l'image de la proposition provocatrice de Dipesh Chakrabarty dans *Provincializing Europe* (2000) qui cherche à renverser les foyers de la modernité sans se déprendre pour autant d'un modèle développementaliste d'ensemble.

Une proposition centrale de la pensée postcoloniale est d'introduire une pensée ternaire, c'est-à-dire des modèles d'hybridation culturelle qui constituent simultanément des territoires « autres », irréductibles à la seule addition de deux parties adverses qui s'opposeraient en leur sein de manière manichéenne (ex : colon / indigène, modernité / archaïsmes, identité/altérité, etc.). Cette pensée ternaire de l'espace, développée également autour de la notion de « third place » d'Edward Soja (1996), ou encore dans les notions géographiques de « seuils », d' « interfaces », d' « entre-deux » (Le Gall & Rougé, 2013), cherche à s'extraire de toute position hiérarchique qui mettrait nécessairement en relation de subordination un territoire marginal ou intermédiaire vis-à-vis de normes exogènes. Elle dialogue plus particulièrement avec l'approche d'Homi K. Bhabha qui use du terme « otherness » (l'autreté), également critique vis-à-vis de l'idée d'altérité en tant qu'elle reste construite par miroir sur un référentiel culturel occidental. On la retrouve, enfin, sous la plume des auteurs spécialistes de l'îléité, une identité propre aux espaces archipélagiques qui cherche à se déprendre de toute naturalisation de l'insularité comme contrainte. Elle vise, en somme, à nous « délivrer de l'exotisme » (Hancock, 2006), dans la droite ligne du travail fondateur de Said.

Ce faisant, bien entendu, la démarche postcoloniale prête le flanc à une critique plus générale des approches postmodernes : celle de relativiser les contextes culturels et d'occulter la réalité persistante des rapports de domination. Mais l'évidence de ces logiques de domination est telle qu'il semble assez artificiel de croire que l'on puisse, par une simple pratique du décentrement de l'analyse, faire oublier un fait constitutif de l'histoire même des territoires colonisés ou soumis à des dominations politiques anciennes. La géographie postcoloniale n'efface donc pas la géographie coloniale, mais s'inscrit au contraire pleinement dans ce contexte idéologique qui lui donne sa raison d'être et qu'elle s'efforce de déconstruire.

▪ Quel est l'impact pédagogique d'une telle mutation scientifique, en particulier dans les programmes de l'enseignement secondaire ? Sachant qu'en France, la discipline elle-même reste encore peu réceptive à la démarche critique postcoloniale dans ses objets comme dans ses protocoles de recherche, en trouver des applications dans l'enseignement secondaire semble relever de la gageure. La simplification pédagogique à l'œuvre dans les manuels scolaires, en outre, ne laisse guère espérer de grandes remises en question critiques des catégories spatiales utilisées dans l'apprentissage : il y a encore bien peu de place, dans la pratique d'enseignement de l'histoire-géographie du secondaire, pour le débat épistémologique ou historiographique. Seule la question coloniale y est tout de même abordée de manière parfois polémique, comme Matthias Hoenig l'a montré, au point d'ailleurs de susciter des réactions critiques dans les milieux ultra-conservateurs. Des organisations indépendantes (Fondation Aristote, SOS Education) ont ainsi élaboré une stratégie éditoriale critique afin d'introduire le doute quant à la démarche historique et géographique proposée par les éditeurs scolaires. Elles produisent en réponse leurs propres manuels, fortement teintés de révisionnisme.

Mais le pari éducatif en faveur d'une rénovation des catégories spatiales semble bien ouvert, à l'image des programmes des concours de recrutement des enseignants du secondaire qui, depuis 2016 ont osé une question de programme consacrée à la « France des Marges », montrant pour la première fois sans doute des territoires plus fragiles et plus occultés dans la géographie nationale de la France. Cette question, difficile mais novatrice pour la géographie, ouvre ainsi la voie à un décentrement louable du positionnement pédagogique des futurs enseignants.

Références bibliographiques citées

Bhabha, Homi K. 1994. The Location of Culture, Londres, Routledge.

Chakrabarty Dipesh. 2000. *Provincializing Europe. Postcolonial Thought and Historical Difference*, Princeton University Press.

Collignon, Béatrice. 2007. « Note sur les fondements des postcolonial studies », *EchoGéo*, 1, https://echogeo.revues.org/2089 DOI: 10.4000/echogeo.2089

Collignon, Béatrice & Jean-François Staszak. 2004. « Que faire de la géographie postmoderniste ? », L'Espace géographique, 33, p. 38-42, https://www.cairn.info/revue-espace-geographique-2004-1-page-38.htm, DOI : 10.3917/eg.033.0038

Hall, Stuart. 1992. « The West and the Rest: Discourse and Power », in Hall et Gieben (dir.), *Formations of modernity*, Cambridge, UK : Polity Press, p. 184–227.

Hancock Claire. 2007. « Délivrez-nous de l'exotisme : quelques réflexions sur des impensés de la recherche géographique sur les Suds (et les Nords) », *Autrepart*, 41 (1), p. 69-81, http://www.cairn.info/revue-autrepart-2007-1-page-69.htm DOI: 10.3917/autr.041.0069

Hancock, Claire. 2008. « Décoloniser les représentations : esquisse d'une géographie culturelle de nos 'Autres' », *Annales de géographie*, 660-661,(2), p. 116-128, https://www.cairn.info/revue-annales-de-geographie-2008-2-page-116.htm DOI: 10.3917/ag.660.0116

Le Gall, Julie & Rougé, Lionel. 2014. « Oser les entre-deux », *Carnets de géographes* 7, 1-24, http://www.carnetsdegeographes.org/carnets_debats/debat_07_01_Le_gall_Rouge.php

Lemaire, Sandrine. 2006. « Colonisation et immigration : Des 'points aveugles ' de l'histoire à l'école ? », in Blanchard, Bancel et Lemaire (dir.), *La fracture coloniale*, Paris : La Découverte, p. 97-108.

Ripoll, Fabrice. 2006. « Peut-on ne pas être postcolonial ?… surtout quand on est géographe », *Espaces-temps.net*, https://www.espacestemps.net/en/articles/peut-on-ne-pas-etre-postcolonial-surtout-quand-on-est-geographe-en/

Rostow, W. W. 1959. "The stages of economic growth". *The Economic History Review*, *12*(1), 1-16.

Said, Edward W. 1978. *Orientalism*, London : Routledge & Kegan Paul.

Selimanovski Catherine. 2008. *La Frontière de la pauvreté*, Presses Universitaires de Rennes.

Soja. Edward W. 1996. *Thirdspace: Journeys to Los Angeles and Other Real-and-Imagined Places*. Blackwell Publishing: Oxford.

Young, Robert. 1995. *Colonial desire: Hybridity in theory, culture, and race*, London and New York : Routledge.

Zeneidi-Henry Djemila. 2002. *Les SDF et la ville. Géographie du savoir-survivre*, Paris, éditions Bréal, collection D´autre Part.